Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 25

Artikel: Bouquets
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189312

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sir Adams leva sa casquette et fit un salut qui sentait l'homme civilisé et non sauvage, puis reprenant son air de porc-épic :

— Qui êtes-vous ?

— Je vais vous le dire ; mais comme ce sera long, je vous demande la permission d'entrer et de m'asseoir.

Puis, sans attendre l'autorisation de son interlocuteur, elle entra la première et s'installa très commodément sur le canapé. Montrant à sir Adams un siège placé en face d'elle :

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, fit-elle d'un ton moqueur, faites absolument comme chez vous, je vous en prie.

Adams tournait comme un ours mis en cage, poussant de sourds grognements et cherchant sur qui il pourrait faire tomber sa colère. Enfin il s'assit lourdement, mettant entre ses jambes son fusil, qu'il fit résoner sur le sol, comme pour intimider son interlocutrice.

— Ne faites pas le méchant, s'écria celle-ci ; j'ai de quoi vous répondre. Et elle tira de sa ceinture deux revolvers de dimension considérable qu'elle plaça sur la table. Croyez-vous donc que je me sois avancée dans ce pays de sauvage sans sauvegarde et sans protection ?

— Enfin, madame, qui êtes-vous ? hurla le malheureux Adams, dont l'exaspération allait sans cesse croissant.

— Eh bien, monsieur, je suis votre femme, répondit l'étrangère en haussant le ton au même diapason.

— Ma femme ? s'écria Adams en faisant un bond, et en laissant tomber son fusil, qui alla rouler aux pieds de l'étrangère.

— Prenez garde ! fit celle-ci froidement sans montrer aucune émotion.

— Il n'est pas chargé, répliqua sir Adams, dont cet incident avait un peu calmé l'irritation.

Après un moment de silence, il reprit :

— Voyons, madame, me direz-vous ce que signifie cette plaisanterie ?

— Il n'y a aucune espèce de plaisanterie, monsieur, je suis bel et bien votre femme. Vous souvenez-vous d'une loterie à laquelle vous avez apporté votre argent et votre signature ?

— Ah ! madame, interrompit vivement sir Adams, ne rappelez pas le souvenir de ce jour le plus cruel que j'aie vu. J'avais la tête perdue : une jeune fille pour laquelle j'avais tout bravé, tout sacrifié, à laquelle j'avais voué toute mon existence, au moment où je l'attendais pour la mener à l'autel, m'envoyait une lettre par laquelle elle m'annonçait son mariage avec un autre. Un ami, ou plutôt un de ces hommes qu'on appelle vulgairement des amis, redoutant mon désespoir, m'emmena avec lui sous prétexte de me distraire : il me conduisit dans des tavernes, où je laissai ma raison ; il m'entraîna dans des tripots où je vidai ma bourse. Le soir, me voyant ivre, hébété, ruiné, et me jugeant consolé, il me dit : « Entrons là, je vais confier au hasard le soin de refaire ta fortune. » Il me fit signer sur un registre, me fit verser mille dollars, en échange desquels on me donna un papier que je fourrais dans ma poche. « Te voilà riche, me dit-il ; avant un an, tu auras gagné cent mille dollars. » Puis il me quitta, enchanté de se débarrasser de moi à si bon compte.

(A suivre.)

Réponses et questions.

Mot de la charade de samedi : *Souvenir*. 18 réponses justes. La prime est échue à M. Genton, café de l'Arsenal, Chaux-de-Fonds.

Problème.

Une pendule retarde de 8 minutes 5 secondes par heure lorsque le feu est allumé, et avance de 5 minutes 1 seconde par heure lorsque la chambre n'est pas chauffée ; mais en admettant qu'elle n'ait ni avancé ni retardé au bout de 24 heures, pendant combien de temps le feu a-t-il été allumé ?

Prime : Un jeu.

Bouquets. — Si on asperge un bouquet d'eau fraîche, dit la *Science pratique*, et qu'on le mette tremper dans de l'eau de savon, cette eau nourrira les tiges et conservera les fleurs. Tous les matins, retirez le bouquet de l'eau de savon, laissez tremper quelques instants les tiges dans l'eau fraîche, puis replacez-le dans l'eau de savon. Celle-ci sera renouvelée tous les trois ou quatre jours. En procédant ainsi, le bouquet se conservera plusieurs semaines. Les tiges de fleurs doivent être coupées nettement, avec un couteau tranchant et non pas avec des ciseaux qui brisent les tiges et obstruent les canaux par lesquels l'eau monte.

La livraison de *juin* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Louis Agassiz. Etude biographique, par M. *Aug. Glardon*. — Hortense, Nouvelle par Mme *Hélène Menta*. (Quatrième partie.) — Victor Hugo, par M. *Paul Stapfer* (Seconde partie.) — La fédération impériale, par M. *Léo Quesnel*. — L'ami Jean. Nouvelle, par Mme *Jeanne Mairet*. — La navigation de plaisance à la voile, par M. *G. van Muyden*. — Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, politique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

Boutades.

Ou demeurez-vous ? demandais-je à un un brave maître d'état allemand, établi depuis quelques mois à Lausanne : « In der Schmudergass, im Kittelsack », me répondit-il, ce qui se traduit par : « A la Chéneau-de-bourg, au cul de sac. »

— Surtout, Victoire, ne mettez pas trop de vinaigre dans la salade. — Oh ! madame peut être tranquille ; je ne l'aime pas !

On donne à Totor une énorme tartine de confiture.

— Comment, Totor, lui dit sa tante, tu vas manger tout ça ? Mais il y en a beaucoup trop !

— C'est vrai ; alors... enlève-moi le pain !

Entre mari et femme ; c'est madame qui parle :

— Est-ce une vie que celle que tu mènes ?. . et cela pour boire !

— Tais-toi !

— Avant-hier, tu n'es rentré qu'hier ; hier, tu n'es rentré qu'aujourd'hui ; et aujourd'hui, si je n'avais pas été te chercher, tu serais encore rentré demain !

Entre puristes :

— Il est des expressions vraiment bien prétentieuses ; et tenez, mon cher, quoi de plus ridicule, par exemple, que cette phrase d'un mélomane : « Je nageais dans des flots d'harmonie » ?

Pourquoi ne pas dire tout simplement : « Je prenais un bain de son » ?

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.